

Epidémiologie du discours politique durant les guerres de religion

Dans un projet d'étude comme celui-ci (les discours critiques et le vivant)¹, peu de périodes s'imposent autant que la seconde partie du XVI^e siècle. Qu'y a-t-il de plus représentatif de la crise que les guerres civiles à la fois crise religieuse, crise politique et crise sociale et économique ? Un premier discours de la crise enregistre et participe à ces crises ; mais les discours critiques correspondent aussi, avec les excès de l'éloquence de chaire et la difficulté de développer une rhétorique judiciaire ou politique², à une critique du discours. Un des appuis de ces discours de la crise et de ces discours critiques est de l'ordre de ce qui s'oppose au vivant, à la vie individuelle et à la vie sociale : l'épidémie. On procédera dans cette analyse en deux temps, l'un attendu, quasi immédiat, presque impensé, l'autre méthodologique, en passant donc, ce qui paraîtra faussement binaire, des « images de l'épidémie » à « l'épidémie des images ».

Images de l'épidémie

Certaines images sont tellement lumineuses qu'elles produisent des effets de persistance. L'allégorie de la France en géant malade chez d'Aubigné possède ce type de force, la conserve à peine émoussée même lorsque son commentaire est devenu le pont aux ânes des programmes de littérature :

Quand éperdu je vois les honteuses pitiés
Et d'un corps divisé les funèbres moitiés,
Quand je vois s'apprêter la tragédie horrible

¹ Cet article est la transcription d'une communication effectuée lors de la journée d'études « Les Discours critiques et le vivant » organisée par Brigitte Bercoff et Jean-Luc Martine à l'Université de Dijon, le 5 avril 2007.

² Voir Martial Martin, « La Contribution de Pierre Pithou à la *Satyre Ménippée*: L'illustration paradoxale d'une conception exigeante du talent oratoire » in *Les Pithou, les lettres et la paix du royaume* (éd. M.-M. Fragonard, P. Leroy), Paris, Champion, 2003.

Du meurtrier de soi-même, aux autres invincible,
Je pense encore voir un monstrueux géant,
Qui va de braves mots les hauts cieux outrageant,
Superbe, florissant, si brave qu'il ne treuve
Nul qui de sa valeur entreprenne la preuve ;
Mais lorsqu'il ne peut rien rencontrer au-dehors
Qui de ses bras nerveux endure les efforts,
Son corps est combattu, à soi-même contraire :
Le sang pur a le moins, le flegme et la colère
Rendent le sang non sang ; le peuple abat ses lois,
Tous nobles et tous Rois, sans nobles et sans Rois ;
La masse dégénère en la mélancolie ;
Ce vieil corps tout infect, plein de sa discrasie,
Hydropique, fait l'eau, si bien que ce géant,
Qui allait de ses nerfs ses voisins outrageant,
Aussi faible que grand n'enfle plus que son ventre.
Ce ventre dans lequel tout se tire, tout entre,
Ce faux dispensateur des communs excréments
N'envoie plus aux bords les justes aliments :
Des jambes et des bras les os sont sans moelle,
Il ne va plus en haut pour nourrir la cervelle
Qu'un chime venimeux dont le cerveau nourri
Prend matière et liqueur d'un champignon pourri.
Ce grand géant changé en une horrible bête
A sur ce vaste corps une petite tête,
Deux bras faibles pendants, déjà secs, déjà morts,
Impuissants de nourrir et défendre le corps ;
Les jambes sans pouvoir porter leur masse lourde
Et à gauche et à droit font porter une bourde³.

La spécificité de cette actualisation, parmi de très nombreuses autres, de la métaphore de la maladie pour désigner la guerre civile réside, en partie, dans l'articulation à l'idée d'invincibilité de la France et aux personnages biblique et mythologique de Job et des géants tout aussi répandus l'un que l'autre dans la littérature militante mais rarement liés. A travers ce tableau, d'Aubigné rappelle la conception dominante de la maladie comme un type de relation entre le patient et l'état de son corps. Renvoyant à la théorie galénique de la complexion ou du tempérament, il peint un déséquilibre des

³ I, 131-162.

humeurs où le sang (dans l'état d'isonomie ou de mélange parfait, en quantité supérieure) est supplanté par la bile, la bile noire et le flegme. Le foie comme partie du ventre ou des entrailles (la synecdoque est fréquente) domine la tête. Si cette conception est récurrente dans les *Tragiques*, elle est complétée et peut-être même concurrencée par une autre explication, qui apparaît, par exemple, au début des portraits de la reine Catherine de Médicis et du cardinal de Lorraine, Charles de Guise :

L'enfer fut épuisé et visité de près,
Pour chercher en son fond une verge nouvelle
A punir jusqu'aux os la nation rebelle.
Deux esprits, que les cieus formèrent, dépités,
Des pires excréments, des vapeurs inconnues
Que l'haleine du bas exhale dans les nues.
L'essence et le subtil de ces infections
S'affina par sept fois en exhalations,
Comme l'on voit dans l'air une masse visqueuse
Lever premièrement l'humeur contagieuse
De l'haleine terrestre ; et quand auprès des cieus
Le choix de ce venin est haussé, vicieux,
Comme un astre il prend vie, et sa force secrète
Epouvante chacun du regard d'une comète.
Le peuple, à gros amas aux places ameuté,
Bée douteusement sur la calamité,
Et dit : 'ce feu menace et promet à la terre,
Louche, pâle ou flambant, peste, famine ou guerre.'
A ces trois s'apprêtaient ces deux astres nouveaux.
Le peuple voyait bien ces cramoisis flambeaux,
Mais ne les put juger d'une pareille sorte.
Ces deux esprits meurtriers de la France mi-morte
Naquirent en nos temps : les astres mutinés
Les tirèrent d'enfer, puis ils furent donnés
A deux corps vicieux, et l'amas de ces vices
trouva l'organe prompt à leurs mauvais offices⁴.

La référence aux comètes et à l'air empoisonné comme causes des épidémies trace les contours d'une vision différente de la maladie telle qu'elle se construit autour de la perception de la syphilis ou de la peste, lui réservant un statut ontologique

⁴ I, 699-722.

puisqu'elle subsiste en dehors des individus chez lesquels elle se manifeste. C'est le genre de la « maladie occulte » ayant trait au monde céleste. Avec la peste (très souvent liée à la guerre et à la famine, selon la tradition biblique), nous sommes renvoyés à une approche théologique où Dieu, par son moyen, punit son peuple de ses péchés. Ce n'est donc plus ici un désordre interne au corps politique de la nation qui suscite la guerre civile, mais un élément extérieur, invasif et contaminant (la puanteur, rappelons le, est un leitmotiv des premiers livres des *Tragiques*). L'introduction de ce motif comme prologue au portrait de la Jézabel des libelles huguenots souligne clairement sa proximité au complot et à l'empoisonnement. Le « venin florentin⁵ » est évoqué comme raison de la mort de Charles IX⁶. Cette image de reine empoisonneuse, qui marquera tant l'historiographie, a trouvé sa meilleure expression dans l'une des plus grandes œuvres de la littérature militante, le *Discours merveilleux de la vie, actions et deportements de Catherine de Médicis, Roynemère*. Les épisodes d'empoisonnement s'y succèdent peignant la pire des criminelles, tuant de cette manière ou tentant de tuer tour à tour le dauphin François, frère de son mari, futur Henri II⁷, le prince de Porcien⁸, l'armée du prince de Condé, l'amiral de Coligny et le sieur d'Andelot⁹, le cardinal de Châtillon¹⁰, la reine de Navarre Jeanne d'Albret¹¹, peut-être même son propre fils Charles IX¹². Cette suite de meurtres fonde le parallèle avec Brunehilde ou « Brunehaut », reine wisigothe de la fin du VI^e siècle, qui conclut l'œuvre d'une façon tout à fait significative pour ce qui nous concerne :

Brunehault estoit Espagnole de nation,
Catherine est italienne et Florentine, toutes deux

⁵ I, 745.

⁶ I, 767-768 : « Ton fils eût échappé ta secrète poison/Si ton sang t'eût été plus que ta trahison ».

⁷ *Discours merveilleux*, édition critique de N. Cazauran, Droz, Genève, « Les Classiques de la pensée politique », 1995, p. 144.

⁸ *Ibid*, p. 176.

⁹ *Ibid*, p. 182.

¹⁰ *Ibid*, p. 194-196.

¹¹ *Ibid*, p. 200.

¹² *Ibid*, p. 230.

estrangeres, qui n'ont point de naturelle affection envers le Roiaume. Or l'Italien trompe l'Espagnol, et le Florentin tout autre Italien. Ceste-là estoit fille d'Achanagede Roy d'Espagne, dont elle devoit par raison aimer les grans, ceste-cy est fille de Laurens de Medicis d'une maison de marchans accreue par usures, qui ne peut aimer la noblesse, et n'a jamais tasché qu'à l'exterminer. Une Sibille, dit nostre histoire, prophetiza qu'une brune viendroit d'Espagne, qui feroit mourir Rois et Princes, et seroit finalement deschirée par des chevaux. Vous avez veu les belles predictions qui furent faites de ceste-cy dès sa nativité, qu'elle ruinerait notamment le lieu où elle seroit mariée, et les divers conseils qui furent donnez là-dessus. Celle-là estoit fille d'un Arrien, nourrie et instruite en Arrianisme. Ceste-cy de race Atheiste nourrie en Atheisme a rempli ce Roiaume, et singulierement la Court d'Atheisme. Or vaut-il mieux errer en une religion que n'en avoir du tout point, et faillir en un article qu'en toute la foy. Celle-là fut mariée à Sigisbert, Roy de Metz par le conseil de Godonne Maire du Palais, qui l'alla querir jusques en Espagne, et luy fit tout l'honneur qu'il peut, dont pour recompense elle le fit mourir puis apres. Ceste cy mariée au bon Roy Henry lors Duc d'Orleans a tousjours hay tous ceux qui luy ont fait du bien. Elle n'a peu endurer patiemment en vie M. le Connestable, principal autheur de son mariage et de tout l'honneur qu'elle eust onc, qui l'alla honorablement recevoir jusques au bout du Roiaume. A fait empoisonner le Cardinal de Chastillon, qui presque seul tint la main à ce qu'elle ne fut renvoyée en Italie, et luy sauva la vie en sa maladie de Reims en Champagne: et finalement a fait massacrer l'Amiral, qui porta la parole aux Estats pour les faire condescendre à luy accorder le gouvernement. Celle-là voyant que son fils Childebert, apres la mort de son pere, s'appercevoit de ses pernicieux conseils, l'empoisonna en un bain pour gouverner le Roiaume, sous pretexte de l'enfance de Theodebert et Theodoric fils dudit Childebert son fils, desquels l'un fut Roy de Metz et d'Austrasie et l'autre

d'Orleans. Ceste-cy sur ses premieres années fit empoisonner Monseigneur François le Dauphin frere du Roy Henry son mari, et aisé pour estre plus proche de la couronne, mena le feu Roy de Navarre à la boucherie, d'autant que le gouvernement de ce Roiaume legitiment luy appartenoit : et pour n'entrer en presomptions que je pourroy' alleguer de la mort du Roy dernier mort, tient aujourd'huy tout ouvertement Monseigneur le Duc son fils et le Roy de Navarre son gendre prisonniers, pour plus facilement occuper la Regence : et ne sçay s'ils fussent point desja morts de quelques trenchées, si le Prince de Condé qu'elle ne veut pas approcher si près de la succession, ne se fust sauvé de ses mains. [Suit une longue liste de doubles méfaits, les uns constituant l'antétype des autres] Mais quelle est aussi la fin de Brunehaut apres tant de cruautéz, de trahisons, de parricides, d'impietez ? Clothaire en despit d'elle vient à la Couronne, tous les Estats (par maniere de dire) le portent sur leurs espauls jusques au throsne. Le procès de Brunehaut se fait publiquement en l'assemblée des Estats : et finalement, par le commun consentement de tous, chacun prononçant tout hautement la sentence que de long temps luy donnoit en son cœur. Elle est traînée à la queue d'un cheval, tant qu'elle en finit sa meschante vie, deschirée par pieces. Je fay juge maintenant un chacun, quelle sentence merite ceste-ci, qui a fait en un seul jour plus massacrer de personnes, femmes et enfans, que Brunehaut ne fit mourir d'hommes en toutes ses guerres. Je m'asseure qu'il n'y a celui qui en son cœur ne la luy donne plus rigoureuse, encor que celle là. Mais je proteste que je ne requier point de vengeance d'autre que de Dieu à qui seul elle appartient, qui la saura bien chastier en son temps des maux qu'elle a faicts et au public, et à chacun de nous¹³.

La réponse à l'empoisonnement vient ici de la réaffirmation de l'équilibre du corps public (à travers la réunion des états et leurs décisions) ; les deux visions de la

¹³ *Ibid*, p. 262-264 et 276-278.

maladie semblent se relayer. Complotteurs et empoisonneurs peuvent apparaître comme les premiers éléments d'un plus vaste réseau symbolique de l'épidémie assez largement exploré par les libelles de la fin du XVI^e siècle.

Dans cette toile, comme on le conçoit aisément à la lecture de ce qui précède, la figure de la reine est essentielle : Catherine de Médicis a bien évidemment, comme reine, le défaut d'être femme et de plus italienne, soit en quelque sorte, comme Brunehilde, deux fois étrangère, dans un repère masculin et franc/français. Le principe féminin est, en effet, souvent au centre des angoisses dépeintes par les « pamphlets » ; l'écriture politique rejoint parfois sur ce point l'imaginaire sorcellaire :

Et quand je voy les Estats si longtemps assemblez, sans faire aucune resolution de la Royauté, et que je les voy laissez et harassez, supportant une infinité d'angoisses et de traverses pour avoir un Roy : Je fais comparaison de la France à une honneste Dame, qui a tant de douleurs à son enfantement, et qui se plaint et se lamente des tranchees qu'elle sent, n'ayant les forces (tant elle est foible) de jetter hors ce qu'elle a conceu, et de monstrier au jour le fruit de ses travaux et la consolation de ses peines. Ou comme ces pauvres femmes qu'une sorciere a ensorcelees de son œil veneneux, ou de ses compositions funestes, ou qu'elle a liees de nœuds magiques et de carmes enchantez, qui crie, qui se detord les bras et les cheveux, qui seche à veuë d'œil, et ne trouve fin à son mal, sinon qu'il faut faire la cour à ceste Circe, à fin qu'elle jette ses images au feu, qu'elle coupe les nœuds qu'elle a serrez, et qu'elle rende la santé à ceste pauvre creature, à laquelle malheureusement elle l'a ostee¹⁴.

¹⁴ Louis d'Orleans, *Le Banquet et Apresdisnee du Conte d'Arete ou il se traicte de la dissimulation du Roy de Navarre, et des mœurs de ses partisans*, Paris, Guillaume Bichon, 1594. B. N. : 8.Lb35.608, non paginé.

En opposition à la « virginité toxique » française, les Italiens sont aussi traditionnellement liés à l'idée d'empoisonnement et par là responsables de la ruine de la nation :

Et nous permettons et souffrons que les estrangers non seulement mangent nos morceaux, nous succent jusques aux os, tiennent les principaux estats et les meilleures plus belles et fructueuses charges, mais encores qu'ils nous commandent à la baguette, et nous empoisonnent quant il leur plaît outre les poisons dont ils ont contaminé nostre nation et font perdre les armes par tout genre de vice, comme d'usure, de tromperie, de trahison et dissimulation de sodomie et toute espece de paillardise, ainsi que tesmoigne tresbien leur livre d'Aretein lequel contient les principaux articles de leur foy, et de leur Religion dont nostre France est maintenant maculee et entachee aujourd'huy que je suis contraint de dire que pleust à Dieu qu'ils n'y eussent jamais mis le pied et encores moins que leurs beaux livres l'un qui est l'Aretein pour tourmenter l'ame et Machiavel pour tourmenter les corps n'y eussent jamais esté portés ne leuz¹⁵.

L'autre grande cible est « le venin espagnol qui empoisonne toute la France¹⁶ » ; comme Catherine de Médicis, Philippe II rejoint dans l'imaginaire du poison la figure du tyran : on renvoie facilement comme antécédent aux soupçons pesant sur Charles Quint quant à l'empoisonnement du dauphin François, frère du futur Henri II, aux étranges morts de sa propre femme Elizabeth, la fille de Catherine et d'Henri II, de son fils Don Carlos, à la disparition de François de Valois, duc d'Anjou et à l'affaire Salcède du nom du comploteur qui avait déjà tenté d'assassiner l'héritier du trône¹⁷.

¹⁵ *La France-Turquie*, Orléans, Thibaut des Murs, 1576, p. 53-54.

¹⁶ *L'Anti-Charles Lorrain*, s. l., 1593. B. N. : Lb35.504, p. 3.

¹⁷ *L'Anti-Espagnol et Exhortation de ceux de Paris, qui ne se veulent faire Espagnols : à tous les François de leur party de se remettre en l'obeissance du Roy Henry quatriesme, et se delivrer de la tyrannie de Castille in Quatre*

Si ce qui est à l'extérieur est marqué, dans un réflexe identitaire, comme ce qui est vénéneux, l'intérieur, ce qui est ou semble au plus près, familier, peut aussi se révéler empoisonné, faisant le jeu de l'extérieur ; la dissimulation, la tromperie n'est pas seulement sexuelle comme dans le cas de la figure féminine, elle est globalement civile. *La Contrepoison contre les artifices et inventions des politiques* identifie clairement dans son titre le venin à la simulation ; l'« hypocrisie [y est peinte comme] un mal subtil, un venin bien secret, un poison bien caché, un fard et desguisement de vertu, teigne de sainteté, qui sçait mentir pour se faire croire, qui esgorge la vertu par son propre glaive : le jeusne par le jeusne : par feinte miséricorde et piété, abat la miséricorde et piété : par oraison simulee se mocque de la sainteté, semblable à la fièvre, quand par un froid hanap, elle verse au corps l'ardeur, et chaleur cuisante¹⁸ ». Bien sûr, les métaphores culinaires¹⁹ et pharmaceutiques sont fréquentes autour de ce motif de l'hypocrisie ; nombreux sont les libelles qui dénoncent les faux médecins, les charlatans comme dans le célèbre prologue de la *Satyre Menippe*²⁰, les alchimistes et les faux-monnayeurs souvent confondus²¹.

excellens discours sur l'estat present de la France, s. l., 1594, f. 186-214. B. N. : La24.1 (A), f. 203 ; *La Fleur de Lys : Qui est le discours d'un François retenu dans Paris, sur les impietez et deguiseemens contenus au Manifeste d'Espagne publié au mois de Janvier dernier 93 in Quatre excellens discours sur l'estat present de la France*, s. l., 1593, p. 245-272. B. N. : La24.1 (1), p. 261 ; le *Fidèle advertisement du Seigneur Vasco Figueiro, Gentilhomme Portugais, aux rebelles François, de se retirer de la faction de Philippe Roy d'Espagne, de peur qu'ils ne tombent sous sa tyrannique domination : et de retourner à l'obeissance de leur Roy naturel et legitime*, s. l., 1591. B. N. : Lb35.392 p. 11-12...

¹⁸ *La Contrepoison contre les artifices et inventions des politiques et autres ennemis de la religion Catholique*, Paris, Anthoine le Riche, 1589. B. N. : 8. Lb34.176, p. 26.

¹⁹ Voir par exemple, le motif de la farine d'os dans la *Satyre Menippe* : *Satyre Menippe de la Vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Etats de Paris*, éd. Martial Martin, Paris, Champion, 2007, p. 238.

²⁰ Voir notre article, « Portrait de l'orateur en alchimiste », *La Nouvelle Revue du Seizième Siècle*, 21/2, 2003.

²¹ La *Satyre Menippe* développe parallèlement au faux remède le motif des faux doublons ; voir M. Martin « La vertu des doublons d'Espagne : afflux monétaire et dévaluation symbolique aux temps des guerres de la Ligue (1584-1598) », <http://www.satyremenippee.fr/>.

La fausseté et l'hypocrisie sont aussi à chercher dans les phénomènes populaires de la dévotion ou de la superstition, dans l'influence des « pronostiqueurs » comme la dénonce la *Description de l'homme politique de ce temps*²² :

Ceux qui les ont cogneuz, comparent leur
nature
A ces pronostiqueurs de la bonne aventure
Qui sont tous Charlatans, et qui vont abusant
Le populaire sot d'un langaige plaisant
Ils vous regardent droict, aveuglant vostre veuë
Ce pendant si leur main la place a recogneuë,
Où vostre argent se cache, ils la coullent si bien
Qu'ils prennent vostre bourse, et vous n'en sentez
rien.

Dans le camp adverse, c'est sous les traits du carnaval que la *Satyre Menippee* peint une procession religieuse organisée à l'ouverture des états généraux de 1593, visant, comme on le sait, l'élection d'un roi catholique contre les prétentions d'Henri de Bourbon ; l'excès des corps et la folie y valent comme les signes de l'épidémie dans son pouvoir de dissolution du lien social et du même coup de la raison.

On le voit, en confrontant ces deux dernières œuvres, les comparés de l'agent épidémique peuvent varier, du huguenot, hérétique, traditionnellement perçu comme un venin pour la chrétienté au catholique zélé, ligueur, sous l'espèce du faux prophète et du populaire en passant par le « politique », ce « ladre blanc » qui sous les traits du catholique dissimule une nature d'athée pire encore que celle de l'hérétique. Les invectives les plus fréquentes se distribuent selon ces lignes : « chancre » pour la parole des hérétiques, « doctrine lépreuse de Luther », vérole ; ailleurs, « pestifère venin », vipère, aspic comme désignant les docteurs

²² *Description de l'homme politique de ce temps avec sa foy et Religion. Qui est un catalogue de plusieurs heresies et atheismes, où tombent ceux qui preferent l'estat humain à la Religion Catholique*, Paris, Bichon, 1588. B. N. : Ye.55553 (Rés.), p. 6.

catholiques et leurs prédications ; ou encore, « cafard », « chattemite », « fallace », « renard » pour renvoyer aux « politiques²³ ». On serait prêt à désigner deux mouvements dans ce champ symbolique : une expansion (peut-être avec l'annexion d'un certain nombre de domaines concurrents) et une inversion, un retournement ou une révolution qui voit se déplacer les référents de la sphère métaphorique. Mais, je crois que la méthode suivie jusque-là nous limite à proposer un tableau synoptique et nous interdit de penser toute forme de processus.

Epidémie des images

Il y a encore peu de temps, je me serais arrêté à ce point en produisant devant vous, disons, pour désigner ce premier mouvement d'exposition « la version synthétique abstraite de ces représentations²⁴ ». Car, qu'ai-je fait ? « j'ai seulement envisagé les textes, dans leur très grande variété de formulation stylistique ou thématique, comme un texte unique, une totalité cohérente²⁵ » ; « [les pamphlets et libelles] ont été envisagés moins comme instruments de propagande politique que comme expressions des systèmes de représentations²⁶ » ; « j'ai abondamment usé de la technique archaïsante de la citation qui m'est apparue comme un moyen privilégié pour faire resurgir et pour restructurer les systèmes de représentations individualo-collectifs, dans tout ce qui les distancie par rapport à une culture de la fin du XX^e siècle²⁷ » ou plutôt du début du XXI^e. Cette dernière épanorthose vous aura sans doute alerté sur la nature de cette dernière minute de parole où je citais, tout en les prenant à mon compte et tout en les mettant à distance, les précautions prises par Denis Crouzet dans l'introduction des *Guerriers de Dieu* récemment réédités

²³ Voir Claude Postel, *Traité des invectives*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, en particulier p. 371 et suivantes ou encore p. 469 à 497.

²⁴ Dan Sperber, *La Contagion des idées*, Paris, Odile Jacob, p. 44.

²⁵ Denis Crouzet, *Les Guerriers de Dieu : La Violence au temps des troubles de religion : vers 1525-vers 1610*, Seyssel, Champ Vallon, « Epoques », 1990, 2 vol., « Introduction », p. 47.

²⁶ Ibid, p. 46.

²⁷ Ibid, p. 47.

en semi-poche, son livre majeur pour l'histoire des représentations et même pour l'histoire moderne plus généralement ou encore, ce qui, institutionnellement est fort différent, pour l'étude littéraire de l'imaginaire renaissant auquel je pourrais en partie ressortir. Mais cette abstraction me semble aujourd'hui gommer les rapports entre les représentations personnelles ou mentales si l'on veut et les représentations publiques ; l'expression de « systèmes de représentations individualo-collectif » le montre assez ; il n'y a pas là de réelle prise en compte de l'émission et de la réception mais seulement du message lui-même comme expression individuelle et collective ; il y aurait comme une adéquation entre la représentation mentale du rédacteur, la représentation publique qu'il donne dans son libelle et la nouvelle représentation mentale du lecteur ; les résistances sont négligées dans cette vision de la communication qui correspond à un encodage/décodage strict ou à ce que l'on appelle le modèle de la seringue hypodermique ; or, les représentations individuelles se construisent avec et contre les représentations publiques.

Et le discours de l'épidémie constitue en lui-même un véritable modèle de communication tout à la fois théorique et pratique ; on pourrait dire qu'il constitue une forme d'« institution », en ce sens que dans l'ensemble des représentations du XVI^e siècle, il représente la façon dont l'ensemble dont il fait partie doit être distribué²⁸. « L'épidémiologie » à l'œuvre dans les libelles a pour objet moins les représentations que les processus de distribution. Nous n'avions, jusque-là, peu ou pas prêté attention au fait que les poisons dont on nous parle sont moins les hérétiques, les ligueurs ou les « politiques » que leurs discours, leurs écrits ou disons globalement des dispositifs ou une emprise sur la sphère symbolique (cérémonies, trophées, armes...). *La Fleur de lys* dénonce les prédicateurs et « le venin de leur conspiration²⁹ » ; le *Banquet et Apres-disnee du Conte d'Arete*

²⁸ Dan Sperber, *op cit*, p. 104.

²⁹ Ed. cit., p. 251.

prête ces propos à l'un de ses personnages : « J'ay ouy dire à des gens bien sçavans qui ont conféré avec eux [les politiques], qu'en leurs discours on y trouve de l'heretique, de l'atheiste, et du Catholique, et de toutes sortes de drogues meslees ensemble ». Un livre comme *La France-Turquie* est en fait constitué de trois « pamphlets » (*Conseil du chevalier Poncet, donné en presence de la Royne mere et du Conte de Retz, pour reduire la France en mesme estat que la Turquie*, puis *L'Antipharmaque du chevalier Poncet* et les *Lunettes de Christal de Roche, par lesquelles on void clairement le chemin tenu pour subjuguier la France à mesme obeissance que la Turquie [...] Pour servir de contre-poison à l'Antipharmaque du Chevalier Poncet*) ; dans ce collage, on lit clairement la logique de dénonciation du discours adverse, soi-disant remède, dont la nature véritable de poison, de venin ou de peste est révélée. L'épidémiologie du discours politique participe souvent d'une pharmaco-épidémiologie, étudiant les effets d'un médicament sur une population donnée.

Les facteurs de la propagation des idées politiques, tels qu'ils sont décrits par ces « épidémiologies » peuvent être, disons d'ordre environnemental ou d'ordre psychologique³⁰. Parmi les premiers, on peut renvoyer à « la récurrence des situations dans lesquelles les représentations suscitent ou aident à accomplir une action appropriée » (en l'occurrence, souvent visées par les « politiques », les prédications et les processions), « la disponibilité de mémoires externes » (les libelles et peut-être surtout les placards dont la duchesse de Montpensier est l'organisatrice dans le camp ligueur³¹), ou encore « l'existence d'institutions vouées à la transmission des la représentation » qu'incrimine, par exemple, l'*Anti-Charles Lorrain* : « Des le commencement de ces guerres civiles, les princes Lorrains, soupçonnez d'intelligence avec les Espagnols avec mille beaux artifices, ont desguisé le venin qu'ils couvoient dans leurs cœurs pour empoisonner toute la France [...] Ceux qui pouvoient alors y remedier ont à dessein

³⁰ Dan Sperber, *op cit*, p. 116 et sq.

³¹ *Satyre Menippee*, éd. cit., p. 238, 301 et 312.

dissimulé au progrez de ce malheur, sous esperance d'y profiter beaucoup : mais finalement ils sont travaillez d'un mesme orage, emprisonnez en mesme labyrinthe, et aussi empeschez que nous pour en trouver l'issuë³² ». L'autre élément explicatif du développement de l'épidémie des représentations est psychologique : on prendra en compte « la facilité avec laquelle une représentation particulière peut être mémorisée », « l'existence d'un contexte de connaissances sans lequel la représentation ne serait pas pertinente, « la motivation que l'on peut avoir de communiquer le contenu de la représentation ». Dans la *Satyre Menippee*, le porte-parole des rédacteurs, le député du tiers Claude d'Aubray, rend compte, en quelque sorte de son expérience de la « contagion » des représentations :

J'ay retenu [dit-il après avoir cité un long poème dans le cadre de sa harangue] ces vers par cœur, par ce qu'ils sont si vulgaires, que les femmes et petits enfans les ont appris, et qu'il ne se peut rien faire de plus naïf pour exprimer nos procedures³³

Il est tout à fait symptomatique que les libelles recourent aux arts de mémoire et particulièrement aux images agissantes ou plus globalement à une écriture dissociable, faite d'éléments simples, convenus, amalgamés là mais facilement extractibles (on pourrait penser ici à l'explication du succès de Hamlet par Umberto Eco³⁴). Tout cela conforte une esthétique de l'hétéroclite, du mélange, de la *satura*.

Ces quelques pistes sur les modalités de la propagation des représentations telles qu'elles sont pensées par les écrivains militants de la fin du XVI^e siècle laissent clairement apparaître ce qu'il peut y avoir d'empirique dans les campagnes de communication orchestrées de part et d'autre. Effectivement, et suivant la conception contemporaine de la

³² Ed. cit., p. 3 (nos italiques).

³³ Ed. cit., p. 98.

³⁴ « Casablanca ou la renaissance des dieux » in *La Guerre du faux*, Paris, Grasset, « Livre de poche », 1985, p. 281-287.

médecine, l'écriture de l'épidémie développe deux aspects : une théorie et une pratique³⁵, que l'on pourrait rapprocher ici, disons, de la controverse (et des traités) et du satirique (et des « canards »).

Sur ce dernier point, il est essentiel de souligner combien la question de l'idiosyncrasie est importante³⁶. Un traitement efficace ne saurait être général ; il doit précisément s'appliquer au malade³⁷. Ce souci du singulier nous ramène, me semble-t-il, à la question du littéraire, dont nous donnions l'impression, peut-être de nous éloigner. D'une part, dans le choix de la dramatisation à travers la mise en scène de dialogues (comme *Le Maheustre et le manant*) ou d'assemblées (comme la *Satyre Menippee*), dans l'adoption du « monologue » fictif (*Advertissement d'un Anglois catholique...*, *Fidele advissement du seigneur Vasco Figueiro gentilhomme portugais*, *Harangue d'un cacique indien...*) ou encore celle du récit (*Nouvelles des régions de la lune ou Suplement du catholicon*), il s'agit de rendre compte de l'expérience humaine dans ce qu'elle a de plus singulier. D'autre part, ces types de représentations, en préservant la richesse et la diversité du vécu, peuvent déboucher sur des lectures fort différentes : il est étonnant de voir à quel point les formulations de la littérature militante sont équivoques. L'ambiguïté d'un texte comme le *Dialogue d'entre le maheustre et le manant* écrit par François Cromé, un « ultra » de la ligue catholique, hostile même à la ligue des princes, mais récupéré par la propagande henricienne est un cas limite d'un phénomène très répandu. A travers les choix du littéraire, les écrivains incitent leurs lecteurs à formuler une thèse plus qu'ils ne l'assèment ; ils tentent d'éveiller leurs capacités d'association. Le *Conseil salutaire d'un bon François aux Parisiens contenant les impostures et monopoles des faux*

³⁵ Cf. Ian McLean, *Le Monde et les hommes*, Paris, CNRS, 2006.

³⁶ Cet aspect de la question permet de parer les critiques de dépossession de l'individualité des sujets portées à l'encontre des modèles épidémiologiques de la communication (voir par exemple, Pascal Froissart, *La Rumeur : Histoire et fantasmes*, Paris, Belin, « Débats », 2002, p. 199-219).

³⁷ Voir par exemple, *Le Labyrinthe de la Ligue et les moyens de s'en retirer*, s. l., 1590. B. N. : 8.Lb35.319, p. 170 et sq et p. 226-227.

*predicateurs*³⁸, entre autres, prévoit, comme un de ses effets, la libération des illusions passées, une individuation, une recherche personnelle du remède le plus approprié :

Ne voyez vous pas maintenant le jour au travers de leurs damnables artifices et piperies [...] par les moyens desquelles ils vous ont fait prendre le noir pour le blanc, vous ont tousjours desguisé la verité par mensonges et hypocrisies, et au lieu d'avancer nostre Religion Catholique, eux-mesmes la renverserent, et destruisent, si vous ne vous y opposez vertueusement ? [...] Ne jugez vous pas à l'œil l'invention des principaux seditieux de vostre ville par leurs deportemens, et que pour leur ambition, avarice, ou autre interest particulier ils abusent de vostre credulité, ils vous font espouser leur querelle, et par ce moyen font tomber sur vous, et vos familles, le faix de la guerre, et de la ruine de ce Royaume. N'est-il pas temps d'ouvrir les yeux, et de chercher vous-mesmes les remedes propres à vostre mal, et destourner le peril eminent qui vous talonne, sur ceux qui vous ont poussé si avant.

Si l'on conçoit mieux en ce point comment une représentation publique devient mentale, comment une idée politique peut être adoptée par *un* lecteur, il reste à comprendre comment des représentations personnelles comme phénomènes uniques et non liés peuvent s'articuler dans une représentation publique unifiée. Qu'est-ce qui fait que par delà la lecture personnelle on voit émerger des idées générales qui servent de lieu commun ? En ce point, la pensée de la fin du XVI^e siècle a besoin d'un appui qu'elle trouve dans la mystique du corps du Christ.

Dans sa capacité à habiter de façon singulière chacun et également de s'étendre à tous, le Christ constitue un modèle de compréhension du passage de l'effet unique d'une lecture particulière à la constitution, disons, d'un « bien public » (pour éviter de renvoyer à la notion discutée d'opinion). C'est son corps mystique présent en chacun et dans la communauté de

³⁸ Chaalons, Claude Guyot, 1590. B. N. : Lb34.625 (A), p. 108-110.

l'Eglise qui est le substrat de la représentation du message politique comme remède ou au contraire comme empoisonnement ou épidémie. En quelque sorte, selon une image convenue, chaque image du corps souffrant (membres atrophiés, putrides, amputés), malade de la propagation des idées adverses est une glorification du corps plein qui supporte la « propagande » allié. La réalité de la présence du Christ en chacun et en l'Eglise amène à concevoir autrement le problème posé : la communauté est réellement le corps mystique du Christ.

Suivant cela, toute maladie est le signe d'un manque vis-à-vis de la foi : la lèpre est le signe extérieur de l'hérésie. Il n'est pas au XVI^e siècle de maladie qui ne soit symbolique. D'une certaine manière, les libelles, largement cités, créent moins une image qu'ils ne reconnaissent le signifié d'un signifiant voulu de Dieu. Les hérétiques individuellement sont « ladres blancs³⁹ » ; même s'ils n'ont pas de signe actualisé de la lèpre, ils sont déjà lépreux et portent en puissance la marque des lépreux. Les hérétiques ou les faux-zélés dans leur ensemble sont destructeurs de l'unité de la communauté, de l'Eglise comme corps du Christ. Si la maladie est, en elle-même, un signe, le signe peut être, en lui-même, guérisseur.

Ambroise Paré cite parmi les « excellens chasse- peste » : « lire et ouïr quelque lecture plaisante⁴⁰ » ; le type de

³⁹ « Je vous supplie et vous advertis, Mesdits Seigneurs, de vous donner bien de garde de telles meschantes et abominables creatures qui ressemblent aux hommes qui sont Ladres-blancs, qui hantent et frequentent, boivent et mangent avec les sains, pour n'estre leur ladrerie cognuë apertement, toutesfois ne delaissent d'infecter et porter nuisance interieurement aux corps des saines personnes qui hantent et conversent avec eux. Telles personnes sont de belle apparence et plein de beaux et graves propos de Rethorique, mais fort peu fermes, zellez et affectionnez à la foy et religion Catholique, sinon à leur insatiable avarice et ambition, ne se soucians d'autre chose en ce monde, qui est une peste, qui ruine l'ame et le corps d'une Republique », *Avis et exhortation en toute humilité et obeissance à Messeigneurs du Conseil d'Estat general, de la sainte Union de l'Eglise catholique Apostolique et Romaine*, Paris, Denis Binet, 1589. B. N. : Lb34.714, p. 10.

⁴⁰ Jean Delumeau, *La Peur en Occident : XIV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Hachette Littérature, « Pluriel », 1999, p. 156.

littérature représenté par la *Satyre Menippée*, comme rire et comme élévation stoïcienne⁴¹, participe effectivement d'une médecine. De l'autre côté, les libelles ligueurs ressortissent à une « thérapeutique du repentir⁴² ». D'autres dispositifs symboliques comme les processions religieuses ou la réunion des états généraux participent globalement d'une lutte contre la maladie du corps politique qui est forcément en même temps maladie des corps individuels.

Si les guerres civiles s'imposent comme période critique, elles constituent aussi un moment organique de l'histoire de France qui ouvre sur un vaste âge « classique ». On pourrait à ce niveau déceler une forme de continuité entre l'objet de cette communication et le « poison caché sous le jansénisme » ou la « secte des empoisonneurs » que constituent les encyclopédistes. A ce stade, notre approche me semble au moins apporter sur un point important : la prise en compte des auteurs et des lecteurs dans leurs négociations. L'épidémiologie des discours permet d'échapper à une vision restrictive du littéraire, formelle et oublieuse des valeurs et de leur communication, une certaine « esthétique de la négativité » pour reprendre l'expression de Jauss. Elle met au centre de notre discours critique, le lien, un lien vivant.

⁴¹ Voir Martial Martin, « La satire ménippée : genre stoïcien ? », in *Ethiques et formes littéraires à la Renaissance*, Paris, Champion, « Le Savoir de Mantice », 2006.

⁴² Jean Delumeau, *op. cit.*, p. 181.